

MARIANNE

# TERMEZ.

9 mai 1934

## MUSIQUE

### Les « Ballets Ida Rubinstein »



LES « saisons » de Mme Ida Rubinstein sont toujours un événement. Paris doit depuis plus de vingt ans à cette animatrice de l'art contemporain une série d'œuvres dont certaines — comme le *Martyre de saint Sébastien* — demeurent uniques et incomparables dans notre souvenir. On éprouve donc quelque gêne à manquer d'enthousiasme après un spectacle aussi fastueux que celui de cette *Perséphone* dont M. André Gide écrit le poème et M. Stravinsky la musique. Deux noms comme ceux-ci suffisent pourtant à marquer la qualité, la recherche, le raffinement d'une telle entreprise ; celui de Mme Rubinstein, à en garantir la magnificence. Cependant notre plaisir n'a pas été aussi grand que nous l'attendions. Pourquoi ? Alors que le poème de M. Gide est un des plus beaux, des plus subtils, des plus humains que nous lui devons ? (Oserai-je dire qu'il est shakespearien et, par endroits, rappelle le ravissant tableau mythologique du quatrième acte de *la Tempête*.) Pourquoi ? Alors que l'oratorio de M. Stravinsky — qui confirme sa nouvelle manière, celle de *l'Apollon Musagète* — est dépouillé, austère, puis tendre et noble comme un chant grégorien ?

A y réfléchir, il semble que la raison en soit une sorte de désaccord entre le poète et le compositeur. M. Gide a peiné un drame éleusinien, M. Stravinsky un drame chrétien. Le mythe de Déméter et de Perséphone est un des très rares mythes où le génie si clair des Grecs soit touché, travaillé par l'ombre et le mystère de la mort. Et M. Gide en a tiré tout le parti qu'on devine en inclinant Perséphone à préférer au printemps de la terre, à son époux, à sa mère, les sombres douleurs d'un enfer qui a désormais pour elle l'attrait d'une souffrance inconnue, mais rayonnante.

Le musicien, tout au contraire, semble se laisser entraîner d'abord par l'éternelle force, par les pouvoirs de beauté et de vie de cette terre dont il fut naguère le Zarathoustra prophétique. Il y a en lui plus de Dionysos que de Pluton. Mais on sent lutter ce « danseur » nietzschéen préoccupé d'abattre sa flamme, et fasciné par la réalité des enfers. Où Gide dégage un symbole poétique, comme l'eût fait quelque humaniste de la Renaissance, Stravinsky se resserre, se glace, se dépouille de toute floraison musicale pour ne plus laisser vivre en lui que l'effroi et la compassion. Et ce poème du libre esprit, tel que l'avait conçu le moderne interprète d'Homère, s'abîme

dans l'orchestration savante d'un mystère chrétien.

Il y a là une dispartite qui choque. Elle est soulignée encore par la chorégraphie de M. Kurt Jooss, aussi peu adaptée que possible à ce vieux mythe méditerranéen, enluminé par un moine orthodoxe, M. Jooss n'a conçu qu'une Eleusis bavaroise, née dans l'ombre des Propylées de Munich.

Comme dans *l'Histoire du Soldat* et *l'Œdipe Rex*, il y a un récitant (Eumolpe) qui expose l'action et conduit le drame autour de Perséphone, dont le rôle est mimé, parlé et dansé. L'auteur a dirigé lui-même son œuvre. Il y aurait de l'injustice et de la présomption à la juger d'après une seule audition. Nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir et d'entrer dans le détail de cette pièce sévère, aux résonances souvent neuves et rares. Toutefois — serait-ce chez nous un signe de vieillissement ? — il nous paraît impossible de ne pas regretter toujours davantage le Stravinsky faunesque et délirant du *Sacre*, de *Noce* et de *Pétrouchka*.

A en croire le programme, *Diane de Poitiers* serait « une évocation de grande époque et de grand style ». Mots bien redoutables et lourds pour le petit scénario ourlé avec adresse par Mme E. de Gramont autour de quelques images fantaisistes, sur la fameuse duchesse de Valentinois. Lourds aussi pour M. Jacques Ibert, dont le travail s'est borné à soutacher ces tableaux somptueux de musiques anciennes, forlanses, gaillardes, branles et danceries du xvi<sup>e</sup> siècle. Tout cela n'est sans doute que prétexte à costumes riches et ne manque pas d'ailleurs de brillant.

La *Valse* de Ravel terminait le spectacle, morceau désormais classique que M. Cloesz (en général si bon musicien) interpréta avec une dureté surprenante. Quant à M. Fokine, on ne peut guère lui faire grief de russifier tous ses ballets. S'ils ne sortent pas du conventionnel que ce genre a popularisé, du moins sont-ils toujours animés et agréables à voir. Mentionnons aussi les décors admirables de M. Alexandre Benois, l'illustre imagier des Ballets Russes d'autrefois.

Je salue, pour finir, le retour à la scène de notre cher Jacques Copeau, « directeur artistique » de ces spectacles éclatants. Peut-être s'apercevra-t-on un jour que le sauvetage du théâtre, de l'opéra lui-même, de tout ce qui, enfin, est fait de matière vivante, dépend d'une âme comme la sienne : non d'un Mécène, mais d'un poète.

Guy de Pourtalès.